

CHAPITRE XII BASTIBAL

Tomek disposait d'une petite cabine pour lui tout seul. À peine installé, il sortit de sa poche le flacon que lui avait donné Pépigom, en ôta le bouchon et sentit. Le parfum qui s'exhala n'était pas celui d'Hannah puisqu'elle n'en mettait pas. Et pourtant, véritable prodige, il suffisait de le respirer pour qu'elle soit là, dans toute sa personne. Comment Pépigom avait-elle pu obtenir pareille merveille ? Tomek porta à nouveau le flacon à ses narines, et là, il revit les musiciens et les danseurs de la fête sur la colline. Mais, cette fois, assise sur le banc à son côté, au milieu de leurs amis et sous la pluie de pétales de fleurs, ce n'était plus Pépigom mais Hannah elle-même, radieuse, qui l'embrassait... Merci, Pépigom ! se dit Tomek pour lui-même. Tu es une bonne personne...

Dans les jours qui suivirent, le temps resta beau et l'océan tranquille. Le vent gonflait les voiles et *Vaillante* filait à bonne allure. Comme la navigation était facile, les matelots en profitèrent pour enseigner quelques manoeuvres à Tomek. Il prit un plaisir particulier à grimper sur le mât de misaine d'où il pouvait admirer l'immensité bleue. Tout était si calme et si rassurant qu'on avait peine à imaginer le moindre danger. Il eut même le droit de tenir la barre en compagnie de Bastibalagom et c'était chaque fois l'occasion de bavarder avec lui.

— Comment êtes-vous devenu capitaine, monsieur Bastibalagom ? lui demanda-t-il un jour.

— Oh, c'est une longue histoire ! Je ne viens pas du village des Parfumeurs. Je suis comme toi. Je viens d'ailleurs.

Tomek tomba des nues.

— Ah bon, vraiment ? Je ne savais pas...

— Je viens de l'autre côté de l'océan. Mon vrai nom est Bastibal. Mais quand j'ai décidé de vivre le restant de ma vie au village des Parfumeurs, il y a plus de trente ans maintenant, j'ai changé mon nom pour Bastibalagom. J'ai trouvé que ça sonnait bien, qu'en penses-tu ?

— Oh oui, tout à fait ! Bastibalagom, c'est très joli.

— N'est-ce pas ? Bastibal, lui, n'existe plus et ça vaut mieux, d'ailleurs...

Tomek eut peur d'être indiscret en demandant pourquoi cela valait mieux. Le vieux capitaine le devina sans doute.

— Tu aimerais entendre mon histoire, peut-être ? Je veux bien te la raconter, si ça t'intéresse. Nous avons tout le temps et la mer est calme.

Tomek accepta volontiers et Bastibalagom commença ainsi :

— Vois-tu, Tomek, tu m'as l'air d'un gentil garçon, alors que moi, à ton âge, j'étais un garnement. De la mauvaise graine, c'est ce qu'on dit. Il ne se passait pas une journée sans que j'entende : « Bastibal, si tu as beaucoup de chance tu finiras en prison, si tu en as un peu moins ce sera au bout d'une corde ! » Pourquoi est-ce que j'étais ainsi ? Je ne sais pas.

C'était « dans la peau », comme ils disaient. Un jour, mon père m'a conduit à un marchand de tissus : « Bastibal, m'a-t-il dit, cet homme est mon meilleur ami et il accepte de t'employer comme apprenti. Il sait que tu as fait des bêtises, mais veut bien fermer les yeux. C'est pour toi une grande chance, tu t'en rends compte ? » Et, alors qu'on arrivait à la porte de la boutique, il a pris mes mains dans les siennes, m'a regardé droit dans les yeux et il m'a dit : « Je sais tout ce qu'on raconte sur toi, mais ça m'est égal. Tu es mon fils, Bastibal, tu le seras toujours, et je te fais confiance. »

Quelques jours plus tard, le marchand de tissus m'a répété presque la même chose avec les mêmes mots : « Je me fiche bien de ce qu'on peut dire de toi, Bastibal, tu es un bon garçon et je te fais confiance. » J'avais peut-être seulement besoin qu'on me parle comme ça. Toujours est-il que j'ai changé du jour au lendemain. On ne pouvait pas trouver un apprenti plus travailleur et plus scrupuleux que moi. Au bout de deux semaines à peine, le marchand me confiait la clef de la caisse. Alors que crois-tu que j'aie fait, Tomek ? Tomek ne sachant que répondre, Bastibalagom hochait longuement la tête, puis il dit :

— Eh bien, je suis parti avec.

— Avec... la clef ? demanda naïvement Tomek.

Bastibalagom éclata de rire.

— Mais non, avec la caisse ! Avec la caisse... Que veux-tu, c'est comme si on disait à une poule : je te fais confiance, poule, cesse de pondre des oeufs ! La poule dit d'accord, elle se retient un jour ou deux et puis, quand elle en a assez, que fait-elle, la poule, Tomek ?

— Elle pond un œuf ?

— Eh oui, elle pond un oeuf. Et moi, je suis parti avec la caisse. J'ai marché dans la campagne pendant des jours et des jours. La nuit, je dormais dans des granges ou dans des étables avec les animaux. Mais, ce qui me faisait le plus souffrir, c'était la honte, bien sûr. La caisse était lourde, j'ai fini par la jeter dans un ravin. J'ai marché ensuite jusqu'à l'océan. Il y avait là deux barques de pêche, j'en ai volé une et je me suis mis à l'eau... Tu me demandais comment je suis devenu capitaine, Tomek. Eh bien, je le suis devenu à cet instant-là sans doute. Mais un drôle de capitaine qui, une fois au large, s'est mis à pleurer et à appeler sa mère. Il n'y avait pas plus seul au monde que moi, au milieu de l'océan, dans cette barque que je ne dirigeais même plus. Je n'avais rien à manger ni à boire. La nuit est venue et j'étais frigorifié. Je me suis dit : je vais sauter à l'eau et comme ça tout sera fini ! Tu sais pourquoi je ne l'ai pas fait ?

— Parce que vous espériez encore être sauvé ? hasarda Tomek.

— Pas du tout. Si je n'ai pas sauté à l'eau pour me tuer, c'est parce que je ne savais pas nager ! C'est ridicule, non ?

Et Bastibalagom éclata de rire une deuxième fois.

— Et comment cela a-t-il fini ? demanda Tomek.

— Eh bien, à l'aube, je me suis réveillé dans les bras de petits bonshommes qui me hissaient sur leur bateau à voiles. Ils m'ont enveloppé dans des couvertures, m'ont fait boire du lait chaud, et m'ont donné des crêpes au lard. Tu auras compris que c'étaient les petits Parfumeurs qui revenaient chez eux. Leur voilier s'appelait *Vigilante*, et leur capitaine était un certain Tolgom. Je me rappelle que les cales étaient pleines à craquer d'étoffes et de céréales qu'on leur avait données en échange des caisses de parfum. Ils étaient heureux et de bonne humeur, comme toujours d'ailleurs. Ils ne m'ont pas posé de questions. Ils m'ont simplement soigné du mieux qu'ils le pouvaient. Voilà, Tomek, comment je suis arrivé chez eux, et comment je leur dois la vie. Depuis, j'essaie de les remercier...

— Et c'est pour ça que vous êtes devenu capitaine ? Parce que c'est dangereux ?

— Tu as tout compris. C'est même tellement dangereux que les jeunes matelots qui font la traversée ont l'obligation d'être célibataires et sans enfants.

— Vraiment ? murmura Tomek, effrayé. Et... il y a tout de même des volontaires ?

— Des volontaires ? À la pelle ! s'exclama Bastibalagom. Les Parfumeurs ont l'air d'enfants avec leurs bouilles rondes et leur petite taille, mais ils sont incroyablement courageux et tous sont prêts à se sacrifier pour leur communauté.

Une question toutefois préoccupait encore Tomek.

— Puisque vous avez retraversé si souvent l'océan, monsieur Bastibalagom, êtes-vous revenu chez vous ? Avez-vous revu vos parents ?

— Je ne sais pas si je dois te répondre oui ou non, sourit tristement le capitaine. Il y a trois ans, nous sommes allés vendre nos parfums dans la petite ville d'où je viens. Elle est dominée par une colline. J'y suis resté plusieurs jours sans trouver le courage de descendre. Imagine un peu, je n'y étais pas revenu depuis presque trente ans. Un soir, un vieil homme s'est avancé sur le chemin. J'ai eu un pressentiment et je me suis caché dans un arbre. C'était bien mon père. Il était très vieux maintenant, mais je l'ai reconnu tout de même. Il s'est arrêté un instant sous l'arbre pour contempler notre ville. Il avait l'air triste et pensif. Moi, j'étais assis sur une branche, à deux mètres seulement au-dessus de sa tête. Il ne me voyait pas. Un instant, j'ai pensé sauter et lui dire : bonjour, papa, c'est moi... Mais j'avais quarante ans, et à quarante ans on ne saute pas d'un arbre en disant : bonjour, papa, c'est moi... Alors je lui ai juste demandé en silence de me pardonner pour tout le chagrin que je leur avais sans doute causé, à ma mère et à lui. Au bout de quelques minutes, il a repris son chemin à pas lents. Moi, dans mon arbre, je le regardais s'éloigner et j'étais à nouveau Bastibal, le petit enfant d'autrefois, j'ai même pleuré un peu, je peux bien te le dire, je n'en ai pas honte. Ensuite, quelques-uns de mes hommes sont repassés là, et j'ai sauté de ma branche. Je suis redevenu le capitaine Bastibalagom, il le fallait bien. Voilà, la vie est comme ça, mon petit Tomek...

Là-dessus une vague un peu plus forte vint se briser contre le voilier et les trempa tous les deux, ce qui mit fin à leur conversation.

C'est le lendemain de ce jour, vers neuf heures du matin, qu'un jeune mousse vint taper trois petits coups à la porte de la cabine de Tomek.

— Tout le monde sur le pont, ordre du capitaine !

Tomek enfila ses chaussures et sortit aussitôt. L'équipage entier était déjà rassemblé, on avait alerté Tomek en dernier, sans doute parce qu'il n'était qu'un passager. Les matelots se tenaient debout, aussi immobiles que des statues de pierre. Aucun d'eux ne parlait. Droit devant le bateau, un arc-en-ciel somptueux décrivait dans l'azur une arche parfaite et irisée.

Tomek s'avança comme un somnambule, incapable de dire un seul mot. Bastibalagom, qui était à la barre, se tourna alors vers ses hommes et prit la parole :

— Messieurs, notre bateau ne répond plus à aucune commande. Toute manoeuvre est inutile et nous nous dirigeons droit vers l'arc-en-ciel. *Vaillante* a bien lutté, mais est désormais comme aspiré par une force irrésistible. Je ne sais pas ce qu'il y a de l'autre côté. Je sais seulement que personne n'en est jamais revenu. Aussi je libère à cet instant même chacun de vous de toutes ses obligations. Vous avez le droit d'utiliser les chaloupes et de fuir. Je vous mets cependant en garde contre les requins qui infestent cette région de l'océan. Vous pouvez aussi choisir de rester à bord. Quoi que vous fassiez, je tiens à louer votre grand courage, en mon nom propre et en celui du village des Parfumeurs. Quant à moi, je reste bien entendu sur *Vaillante*. Pour finir, je recommande à ceux qui désirent se mettre à l'eau de le faire rapidement, car il me semble que nous prenons de la vitesse. Messieurs, je vous remercie de votre attention.

Dans un premier temps, les matelots ne bougèrent pas d'un pouce. Puis, lentement, ils se rapprochèrent les uns des autres et se prirent tous par les épaules, sans cesser de regarder devant eux. Comme Tomek hésitait encore, l'un d'eux l'invita à les rejoindre. Bastibalagom vint s'ajouter lui-même à leur groupe, et c'est ainsi, bien serrés les uns contre les autres, qu'ils s'engagèrent sous la voûte étincelante de l'arc-en-ciel.

CHAPITRE XIII L'ÎLE INEXISTANTE

On ne pouvait imaginer un spectacle plus féerique. Les couleurs de l'arc-en-ciel se mêlaient aux embruns et cela faisait une poussière de gouttelettes multicolores qui vous rafraîchissaient le visage puis qui éclataient ensuite en notes cristallines, comme celles que produisent les harpes. Si c'est la fin, pensa Tomek en entendant cette musique céleste, eh bien, on pourra dire que nous sommes morts en beauté... Il se rendit compte que plusieurs des matelots avaient oublié leur peur et qu'ils souriaient. Bien qu'il n'y eût plus un souffle de vent, *Vaillante* fendait les flots et bientôt il fallut se retourner pour voir l'arc-en-ciel. Il commença à pâlir, à se défaire. Enfin il disparut tout à fait. Et quand tous regardèrent à nouveau devant eux, ils ne virent plus que l'océan, calme et tranquille. *Vaillante* glissa encore quelques minutes dans le silence, puis un matelot pointa son doigt devant lui et dit d'une voix faible :

— Là-bas, terre !

L'île ne semblait pas hostile, bien au contraire. Elle était verdoyante, et en s'approchant, on distinguait même de jolies huttes qui ressemblaient à des cabanes d'enfants. *Vaillante* se dirigea tout seul vers un petit port où des voiliers étaient amarrés. Ils en étaient à quelques centaines de mètres, quand Bastibalagom saisit le bras de Tomek, le serra à l'écraser et se mit à bredouiller :

— Mon Dieu... ce n'est pas possible... je rêve...

Tomek se demanda un instant ce qui bouleversait ainsi le capitaine, mais il eut bientôt la réponse à ses questions : le premier bateau s'appelait *Espérance*, on pouvait lire le nom sur la coque, le deuxième s'appelait *Douce*. Ils étaient là, bien alignés, en parfait état semblait-il : *Vigilante*, qui avait recueilli jadis le petit Bastibal, *Perle*, jamais revenu de son premier voyage, *Étincelle*, *Frégate*, *Océane* et tant et tant d'autres qu'on avait crus perdus à jamais. Les matelots étaient si stupéfaits qu'ils ne savaient comment réagir. Ils regardaient de tous leurs yeux, se demandant ce qui allait arriver maintenant. À leur approche, une quinzaine de jeunes femmes détalèrent du quai et disparurent. Seule resta une fillette qui les observait. Tomek trouva qu'elle ressemblait beaucoup aux petites filles du village des Parfumeurs, sauf que sa peau était très foncée, presque noire...

Tandis que *Vaillante* prenait sagement sa place à la suite des autres voiliers, Bastibalagom appela l'enfant depuis le pont :

— Dis-moi, petite, où sommes-nous ici ?

Au lieu de répondre, elle fit demi-tour et s'en fut en courant. Bastibalagom se tourna vers ses hommes.

— Je pense qu'elle est allée prévenir les habitants. Nous allons rester à bord et attendre. Nous ignorons tout de cette île qui ne figure sur aucune carte, aussi vaut-il mieux se montrer prudent.

Ils n'eurent pas à patienter longtemps. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une foule de gens dévala les pentes qui conduisaient vers le port. Ils étaient vêtus de pagnes ou de robes légères comme le sont les habitants des pays chauds. Tous trottaient et agitaient les bras en signe de bienvenue. Lorsqu'ils furent sur le quai, Tomek eut la sensation étrange que ces gens-là lui étaient à la fois connus et inconnus. Beaucoup d'hommes ressemblaient à s'y méprendre à des petits Parfumeurs, mais les autres, ainsi que les femmes et les jeunes filles, étaient de bonne taille et avaient la peau beaucoup plus brune. Soudain, un des matelots poussa un cri :

— Bjorgom ! Mon frère !

Et il sauta à l'eau. On le vit nager jusqu'à la berge et tomber dans les bras d'un jeune homme qui semblait presque son jumeau. Un second cri éclata :

— Mon oncle ! Mon oncle ! Je suis là !

Et un second matelot plongea dans l'eau limpide du port. Alors Bastibalagom ordonna qu'on jette la passerelle et tous commencèrent à descendre. Tomek resta sur le pont et de là il put assister à des scènes bien émouvantes. En effet, les uns après les autres, tous les hommes d'équipage retrouvèrent un oncle, un ami, un grand frère, autant d'êtres aimés qu'ils avaient crus disparus pour toujours, qu'ils avaient pleurés longtemps, et qu'ils retrouvaient soudain sur cette île inconnue, qu'ils pouvaient serrer dans leurs bras... Et chaque fois c'étaient bien sûr des larmes et des étreintes sans fin. Les plus jolies retrouvailles furent peut-être celles de Bastibalagom et de Tolgom, le vieux capitaine du *Vigilante*. Ils s'embrassèrent longtemps.

Quand la première émotion fut passée, tous marchèrent ensemble jusqu'au village qui se trouvait de l'autre côté de la colline, et on offrit aux matelots un succulent repas servi à l'ombre d'un palmier. Après les longues semaines de traversée, ce fut un plaisir divin de manger des légumes frais, de planter ses dents dans des fruits juteux et de boire le délicieux vin de palme. Au dessert on se sépara et chacun se rendit dans sa famille d'accueil. Tomek, qui était le seul à ne connaître personne, suivit son capitaine chez Tolgom. Ils s'assirent sur une natte, à la manière du pays, et une jeune femme leur apporta du café.

— Mon cher Bastibal, commença Tolgom, je te dois des explications, ainsi qu'à notre jeune ami Tomek. Sachez d'abord tous les deux que vous êtes ici sur l'île Inexistante.

— L'île Inexistante ? Drôle de nom ! grommela Bastibalagom. Elle existe pourtant bel et bien, puisque nous y sommes !

— En effet, elle existe pour nous qui y sommes, mais elle est ignorée de tous les autres. Et je vais vous expliquer pourquoi, si vous le voulez bien.

Bastibalagom et Tomek ouvrirent grandes leurs oreilles.

— Cette île est peuplée depuis la nuit des temps, semble-t-il, car elle est particulièrement fertile et agréable, vous vous en rendrez compte. Mais il se trouve qu'elle est située au centre exact de l'océan. Il n'y a pas au monde une terre plus éloignée du reste des hommes. Si on la figurait sur une carte, ce serait comme une pointe d'aiguille dans l'infinité de la mer. Les vents et les courants sont tels que les rares bateaux qui croisent ici la contournent depuis toujours sans l'apercevoir. Il n'y a pas plus grand isolement que sur notre île Inexistante.

— Et pourtant nous y sommes bien arrivés, nous... hasarda Tomek. Comment cela se fait-il ?

— Vous y êtes arrivés parce qu'on vous y a attirés.

— Ah bon... Et qui nous y a attirés ?

— Nos filles... se contenta de répondre Tolgom avec un sourire désolé.

— Vos filles ? firent ensemble Bastibalagom et Tomek qui n'y comprenaient plus rien.

— Oui, nos filles... reprit Tolgom. Figurez-vous qu'il y a cent ans de cela, un étrange phénomène s'est produit sur l'île : du jour au lendemain, tous les nouveau-nés étaient des filles. Plus un seul petit garçon ! Ne me demandez pas comment cela s'est fait, je l'ignore. C'était ainsi. Après tout, ont d'abord pensé les gens, les petites filles valent bien autant que les garçons et elles valent même souvent mieux, alors pourquoi se plaindre ? Mais au bout de quelque temps, on commença à s'inquiéter. En effet, comment la population pourrait-elle se renouveler sans hommes ? Avant chaque naissance on attendait fébrilement la bonne nouvelle, jusqu'à ce que la sage-femme passe la tête à la porte et prononce tristement la phrase fatale : « C'est une fille... » On scrutait bien l'horizon dans l'espoir qu'un bateau arriverait, mais en vain. Plus de vingt années s'écoulèrent.

« Un jour, une jeune fille nommée Aima a demandé à sa mère comment cela se passait autrefois, du temps de sa jeunesse, du temps où il y avait des garçons. Alors la mère a raconté... Elle a expliqué à sa fille comment on se séduisait, comment on se faisait la cour. “Tu sais, lui dit-elle, les garçons pensaient toujours qu’ils nous choisissaient. Mais en réalité, c’est nous qui choisissons celui qui allait nous choisir... Il en va ainsi depuis toujours.” Et comme Aima voulait en savoir plus, sa mère lui expliqua qu’une fille peut ensorceler un garçon, simplement parce qu’elle le souhaite très fort. N’est-ce pas la vérité, mon cher Bastibal, vous l’avez sans doute expérimenté vous-même ?

— N... non, murmura Bastibalagom, je... je suis resté célibataire...

Et Tomek eut la surprise de le voir rosir.

— Bref, poursuivit Tolgom, à partir de ce jour, Aima n’eut plus qu’une seule idée en tête et elle parvint à convaincre quatorze de ses amies.

Un soir, elles se sont donc installées sur un rocher, en face de l’océan, elles ont regardé dans la même direction et elles se sont mises à espérer de toutes leurs forces qu’un bateau viendrait. Et que croyez-vous qu’il est arrivé ?

— Un bateau est venu, répondit Tomek.

— Exactement ! Un bateau est venu ! Ce qui n’était plus arrivé depuis des siècles ! Et il y avait une quinzaine de matelots à bord. Voyez comme le hasard fait bien les choses. Ils ont épousé les quinze jeunes femmes, ont eu des enfants, rien que des filles bien entendu. Et lorsque ces filles ont été à leur tour en âge de se marier, elles ont fait comme leurs mères. Et cela continue encore aujourd’hui. C’est tout simple, n’est-ce pas ?

— Mais alors, dit Tomek, stupéfait, notre bateau a été attiré de cette façon-là ?

Tolgom approuva de la tête.

— Absolument. Peut-être avez-vous vu les jeunes filles sur le port en arrivant ?

— Oui, en effet, répondit Tomek en se rappelant les silhouettes furtives entraperçues sur le quai. Mais elles se sont enfuies...

— Ça ne m’étonne pas ! dit Tolgom. Elles sont capables de vous aimer à vingt-cinq kilomètres de distance et, une fois que vous êtes là, elles sont prises de timidité et elles décampent. C’est à chaque fois pareil !

— Si je vous comprends bien, intervint timidement Bastibalagom, ces jeunes filles ont attiré notre voilier de plusieurs tonnes, l’ont « aimanté », comme vous dites, par la seule force de leur pensée ? J’avoue que j’ai des difficultés à le croire !

— Mon cher Bastibal, soupira Tolgom, vous sous-estimez grandement les demoiselles de chez nous. Moi qui les connais bien, je ne m’étonne que d’une chose : c’est que les bateaux aimantés entrent aussi paisiblement dans le port et ne le percutent pas de plein fouet...

— Ah, se contenta de faire le capitaine, très impressionné.

— Dites-moi, monsieur Tolgom, interrogea ensuite Tomek, comment se fait-il que tous les matelots soient restés ici ? Est-ce qu’aucun d’entre eux n’a jamais eu l’idée de repartir ?

D’abord Tolgom baissa la tête et se tut. Puis il les regarda l’un après l’autre, longuement, et il leur dit enfin avec une infinie tristesse :

— Mes amis, bienvenue sur notre île Inexistante. D’ici on ne repart jamais... Jamais.